Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 55

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256812

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

consiste en général l'observation physiognomonique, c'est dans l'ensemble harmonique des proportions. On dit bien — mais ce ne sont que des impressions vulgaires non basées sur la science — que les nez aquilins sont indice de noblesse et d'intelligence, que les nez droits relèvent l'ensemble heureux des facultés sans transcendance d'aucun genre, que les nez relevés du bout annoncent la gaîte et une certaine ruse, que les nez en bec d'oiseau de proie dénotent la méchanceté et ceux eu pied de marmite la sottise, Bref, qu'un nez soit construit n'importe comment, l'essentiel est qu'il ait du *flair* et sache mener son personnage là où il trouvera agrément, honneur, attraction et profit.

Le chien a sur nous à ce sujet un grand avantage, son nez est son unique guide et il ne le trompe guère, car les yeux des animaux n'apprécient pas la beauté, mais il sent l'odeur des gens bons — oh! sans jeu de mots — et l'odeur des méchants. La bonté est un parfum agréable et la malice, nauséabond ; l'expression employée souvent dans les livres pieux : « Etre en odeur de sainteté » n'est pas tout à fait une métaphore. Pour clore, mes sœurs, l'histoire du nez, je vous envoie, sur l'aile des vents, la meilleure essence de sympathie

RENÉ D'ANJOU.

Hivernage des Abeilles

Nourriture — On doit toujours laisser aux abeilles des provisions suffisantes.

Si vous ne voulez pas être obligé de nourrir votre petit monde et d'avoir toutes sortes d'inconvénients et même d'insuccès, ne faites pas trop usage de l'extracteur ; j'insiste particulièrement sur ce point, où les débutants pèchent toujours.

Je sais bien que lorsqu'on a apporté tous ses soins pour conserver ses abeilles, pour les faire prospérer et multiplier, l'on peut prendre sa part de leur riche butin ; sachez vous modérer. De même que dans la fable, ne tuez pas la poule pour avoir des œufs. Avant tout veillez à ce que chacune de vos ruches possède de 15 et 17 kilos de miel réglementaires.

Que faire pour secourir les populations qui sont à court ou qui n'ont plus de nourriture? Profitez d'une belle journée pour y introduire un rayon de miel operculé. A son défaut placez au-dessus des cadres, directement sur le groupe, une plaque de sucre légèrement humectée d'eau.

Les abeilles viendront sucer le sucre que la chaleur intérieure de la ruche aura ramolli.

Chaleur — J'hiverne mes abeilles dans des ruches à double parois de 0 m, 64 des quatre côtés ; avec une telle épaisseur, elles sont complètement à l'abri des variations extérieures de l'atmosphère, et même par des hivers rigoureux les cadavres sont peu nombreux à la fin de l'hivernage.

Aux ruches dont la population n'est pas très forte, j'enlève les cadres extrêmes de chaque côté du groupe, puis je renferme entre deux partitions, les six ou sept cadres occupés par les abeilles, après quoi, je remplis les côtés vides de mousse et de vieux chiffons; la natte en bois est posée directement sur les cadres; par dessus on met un matelas de balle d'avoine et enfin le trou du nourrisseur pratiqué dans le matelas est bouché par une couverture de laine, de façon à ce que les vapeurs produites par le groupe hivernal puissent facilement s'échapper et se volatiliser.

Aération — Un auteur bien connu, M. Hamet, nous dit : « Que faut il pour que la combustion ait lieu et produise de la chaleur, de l'oxygène, beaucoup d'oxygène, c'est-à dire de l'air bien pur ? Ainsi, quand, notre feu ne brûle pas, nous nous servons du soufflet. Il faut de même de l'oxygène aux abeilles, c'est-à-dire de l'air pur pour que la combustion du miel s'accomplisse dans leur laboratoire, et ce sont leurs ailes qui servent de soufflet, lorsque cet air leur manque. »

La conclusion est donc que, dans une ruche, la nourriture entretient la chaleur et le battement précipité des ailes purifie l'air, mais, pendant ces périodes hivernales, les ventilleuses n'ont souvent pas la force de faire marcher leurs pauvres petites ailes engourdies; nous ne saurions donc mieux faire que de leur venir en aide.

A cet effet j'ai muni toutes mes ruches de ventilateurs à l'arrière, et afin de régler l'ouverture et par là aussi les courants d'air, suivant les saisons, j'ai aménagé une plaque métallique qui coulisse de droite à gauche entre deux pitons.

On parvient encore à donner de l'air en soulevant les ruches de quelques millimètres sur de petites cales, si toutefois les plateaux ne sont pas cloués. Dans ce dernier cas, ouvrez les entrées de toute la largeur, cela peut suffire pour faire échanger l'air du dedans avec l'air du dehors.

A mes débuts en apiculture, j'avais construit des ruches avec une soupape d'aération au milieu du plateau, mais j'ai vite abandonné ce mode de ventilatien qui donnait toutes sortes de déboires. Souvent le courant d'air s'établissait de bas en haut, et les pauvres recluses, surprises et glacées par le froid, tombaient dru sur le plateau.

R. MOUSSET, apiculteur.

Menus propos

Les sirènes avertisseuses. — Chaque hiver ramène une recrudescence de brouillards sur les côtes d'Angleterre causant un plus grand nombre de sinistres que les années précédentes. Ces brouillards sont d'une telle densité qu'ils rendent parfois inutiles les plus puissantes lentilles employées par les phares. On a cherché à porter remède à cet inconvénient en employant un appareil appelé « mégaphone » dont le dispositif, très simple, est le suivant. C'est une sirène d'une grande puissance, qui mugit fortement au moyen de huit embouchures. Une série de coups distincts avertissent les pilotes non seulement de la présence d'un écueil mais encore de la nature de l'écueil. Cette indication est produite par la cadence des différents coups, les divers mégaphones installés sur les côtes ayant des cadences différentes. On a déjà installé plusieurs de ces appareils dans les phares d'Angleterre et du Canada. Les résultats obtenus permettent de penser que l'emploi de cet appareil va être généralisé.

* * *

Engins japonais. — On croyait que la guerre « s'humanisérait » au vingtième siècle. Hélas ! Il n'en est rien. Les armes, seules, se sont perfectionnées ; les hommes sont restés les mêmes. Les journaux quotidiens ont parlé des différentes ruses de guerre qu'emploient les belligérants en Mandchourie, et le lecteur est devenu familier avec les « trous à loups », avec les fils de fer barbelés, avec les autres procédés meurtriers inventés par la fertile imagination des combattants. Mais personne, à ma connaissance, n'avait encore parlé des « pattes de corbeau ».

Ce sont des boules de fer, grosses comme de petites pommes, hérissées de quatre pointes d'acier disposées de telle façon que, quelle que soit la position de la boule, l'une des pointes se dresse toujours dans une direction perpendiculaire.

On comprend, dès lors, le rôle de ces dangereux engins, employés surtout par les Japonais. Chaque fantassin en porte toujours plusieurs dans son havresac. On les sème sur un terrain couvert d'herbes et l'on s'efforce d'attirer en cet endroit la cavalerie ennemie. Les pointes perpendiculaires s'enfoncent dans le sabot des chevaux, qui, du coup, sont mis hors de combat.

Le cavalier est ainsi réduit à l'impuissance.

C'est grâce à ce procédé que les Japonais ont empêché jusqu'ici les cosaques de faire parler d'eux.

Si la fameuse cavalerie russe s'est vue réduite à jouer un rôle secondaire depuis l'ouverture des hostilités, ce n'est pas par manque de bravoure.

---

les vagues avec une légèreté d'oiseau. L'un d'eux ne portait-il pas dans ses flancs la lettre de Mme Lenorcy annonçant à son fils la bonne nouvelle ?... On peut répondre par l'affirmative ! Mais Gauthier ne devait pas recevoir l'affectueux message, il se croisait avec les quelques mots écrits à grand'peine par lui pour prévenir les siens de son prochain retour. Et ce contre temps, cruel en apparence, n'était cependant qu'une des maternelles et multiples attentions de la divine Providence à son égard. S'il avait su... miné comme il était par le chagrin et la maladie, peut-être fût il mort de joie ! aussi valait il mieux, dans son propre intérêt, qu'il en fût ainsi.

Les jours s'écoulaient en dépit de leur désespérante uniformité, l'état du jeune officier restait stationnaire.

Il n'était pas plus mal qu'à son départ de Pékin, ceci était un point acquis, mais ses forces n'augmentaient pas non plus ; il revenait à la vie sans élan, comme un pauvre être auquel on a tout pris, même l'honneur, et qui se laisse vivre sans plaisir comme il serait mort sans regret.

Un matin, on signala les côtes de France paraissant à l'horizon. Ce fut une joie délirante parmi les passagers... Une douceur pénétra dans l'âme de Gauthier, le sang circula plus rapidement dans ses veines, l'éclat fiévreux de son regard se voila. Il ne supposait pas, dans l'alanguissement de son être physique et moral, l'effet magique que pouvaient produire sur lui ces trois mots : — Terre de France ! —..... Et maintenant il se surprenait à desirer vivre pour revoir sa patrie, sa mère... ce Paris aussi, où il avait tant souffert, il est vrai, mais si profondement aimé !... Ce Paris où, s'il lui était toujours interdit d'approcher de Chantal, il vivrait du moins dans la même atmosphère qu'elle, où il aurait peut être le bonheur de l'apercevoir un jour ou l'autre dans la mêlée des réunions mondaines ou sur les promenades publiques. Son cœur se rêvellait plus épris que jamais, et comme l'affamé se contente des miettes qui tombent d'une table opulente, il se prit à songer, lui aussi : « Que la bienveillance seule de certains cœurs, est mille fois plus douce que l'affection de beaucoup d'autres. » (1)

(1) Mme Swetchine,

(*A suivre*).

Le véritable vainqueur des vaillants cosaques ne serait donc que la « patte de corbeau » !

* * *

Le plus gros aimant du monde. — L'électro aimant s'apprête à révolutionner plusieurs branches de l'industrie. Dans les grandes usines métallurgiques, on construisait jusqu'ici de puis antes grues à vapeur dont on se servait pour soulever et manœuvrer les pièces les plus pesantes, par exemple les plaques de blindage. Aux Etats-Unis, on les remplace rapidement par des électro-aimants.

Avant tout, l'industrie cherche à économiser le temps et la main-d'œuvre. Avec les grues actuellement en usage, il faut entourer de chaînes et de cordes la pièce à soulever, pour l'attacher au crampon, opération qui occupe deux ou trois ouvriers. Avec l'électro-aimant, un seul homme est nécessaire.

L'ouvrier n'a qu'à appuyer sur un levier pour faire descendre l'électro-aimant et le mettre en contact avec la pièce qu'il s'agit de transporter dans une autre partie de l'usine. Il appuie sur un bouton ; le courant s'établit ; en deux ou trois secondes, l'aimant est assez chargé d'électricité pour pouvoir soulever la pièce.

La grue est alors mise en mouvement ; la charge est transportée et déposée à l'endroit voulu ; le courant est interrompu ; et l'électro-aimant est prêt à entreprendre une nouvelle besogne. Le plus puissant électro-aimant qu'on ait construit jusqu'ici pour les transports des lourdes pièces dans l'intérieur d'une usine, fonctionne dans un grand établissement métallurgique de Philadelphie.

* * *

La robe nuptiale. — Les jeunes mariées savent-elles que c'est à l'une des plus jolies reines de France qu'elles doivent la virginale blancheur de leur robe nuptiale ?

La première robe de mariage blanche fut en effet portée par Marie Stuart en 1558 lorsqu'elle épousa François II, et ce n'est qu'à la fin du dix-septième siècle que l'usage s'en généralisa.

La jolie reine écossaire n'avait même pas osé rompre complètement avec la tradition, car à sa robe de brocard blanc elle avait ajouté un superbe manteau de cour en velours de Perse bleu pâle, dont de nombreux pages portaient la traîne longue de six mètres.

* * *

Cyclistes aveugles. — Il n'est peut-être pas d'individus qui méritent plus notre sollicitude que les aveugles, et ce sera un des titres glorieux du siècle passé d'avoir pu apprendre à lire et à écrire à ces déshérités de la nature. Mais les besoins de l'homme ne se bornent point là. Le développement intense des sports à notre époque suffirait à le prouver amplement. La culture physique est aussi indispensable que la culture intellectuelle. Faire en sorte que les aveugles, malgré leur infirmité, puissent se livrer à des exercices corporels, est une très généreuse idée qui mérite d'être encouragée, et nos lecteurs apprendront peut-être avec surprise que beaucoup d'entr'eux sont des cyclistes accomplis.

Il y a aussi, parmi eux, d'excellents gymnastes pour lesquels la barre fixe et le trapèze n'ont plus de secrets. Ils exécutent avec assurance les tours les plus difficiles et les plus périlleux.

A Norwood, au Collège royal pour les aveugles, ainsi qu'à leur académie de musique, les élèves ont un multicycle, sur lequel douze personnes peuvent prendre place. Le multicycle a neuf mètres de longueur environ. Il est naturellement conduit par une personne non aveugle, qui occupe la deuxième place de la machine.

Les élèves se réjouissent fort de ces promenades, et leur entraînement est devenu tel, qu'ils peuvent accomplir facilement de cent à cent cinquante kilomètres en un jour. Le collège possède aussi d'autres cycles, avec un nombre inférieur de sièges.

Lorsque des concerts ou des séances de gymnastique sont donnés par les élèves, dans les villes situées dans le rayon de Norwood, c'est montés sur leurs multicycle qu'ils s'y rendent.

* * *

Un fakir. — Les fataniques se sont toujours distingués par la férocité des châtiments qu'eux-même s'imposaient en expiation de leurs péchés.

Mais cette indifférence devant la douleur, dans le mysticisme religieux, ne se pratique en aucun pays avec autant de ferveur violente et admirable comme parmi les fakirs de l'Inde.

Actuellement, un de ces extraordinaires fakirs parcourt les rues de Bombay, entièrement chargé de chaînes qu'il porte en expiation de ses fautes.

Les autorités anglaises, fidèles à la politique libérale qu'ils ont suivie aux Indes avec tant d'habileté, n'inquiètent point ce fakir qui se promène sur tous les points de la ville, même dans les endroits les plus fréquentés.

Ce singulier pénitent n'a pas quitté ses chaînes un seul moment depuis qu'il les porte, c'est-à-dire depuis plusieurs années ; il mange et il dort avec elles.

Quand il marche, on entend un bruit étrange produit par les chaînons qui se choquent les uns contre les autres. On a calculé que le poids total des chaînes doit arriver à quatre cents kilogrammes. Elles pendent d'un collier d'acier qu'il porte encore, fermé à l'aide d'un cadenas.

Les gens un peu incrédules s'approchent du pénitent pour se convaincre que les chaînes sont authentiques, parce qu'il paraît incroyable qu'un homme puisse résister à un poids aussi considérable, d'autant plus que sa constitution est peu vigoureuse et qu'elle se trouve énormement débilitée par des jeûnes successifs.

Ce qui le soutient seulement, c'est l'effort merveilleux d'une volonté puissante et énergique, sous l'empire du fanatisme religieux.

* * *

Dans le métro new-yorkais. — La construction du nouveau chemin de fer métropolitain de New-York, présentait des difficultés presque insurmontables, surtout sous la partie de la ville appelée *down town*, le quartier des affaires, où se sont multipliées depuis quinze ans les maisons géantes. Le lecteur n'ignore pas que ces immeubles à quinze, vingt, trente étages, sont construits sur quatre ou cinq étages de caves. Comme, d'autre part, les rues de ce quartier sont fort étroites, et que leur sous-sol est encombré d'égouts et de conduites de tous genres, il a fallu, plutôt que de renoncer à la construction de la nouvelle ligne, s'arrêter à une solution qui constitue certainement une innovation de la plus grande hardiesse.

Au passage de ces maisons géantes, la voie emprunte l'un des étages de caves, c'est à dire que le tunnel traverse de part en part les fondations du colosse, et finit par faire corps avec lui ! Ainsi dans l'hôtel d'un grand journal new-yorkais, il se trouve que les salles de rédaction sont séparées des salles de composition et d'imprimerie par le tunel du « métro ! » Et telle est l'habileté de nos ingénieurs modernes qu'aucune vibration ne dénonce aux habitants de l'immeuble le passage d'un train, bien qu'il en passe deux par cinq minutes. Jamais, peut-être, on n'avait réalisé un tour de force architectural aussi prodigieux.

Ajoutons que, sur tout son parcours, le tunnel ne s'enfonce pas à plus de deux mètres sous le sol. Cette disposition fut imposée aux ingénieurs par la constitution du sous sol new-yorkais : la grande ville américaine repose, en effet, sur un immense rocher.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

In paure diaile s'était fait ai pare enne tchaimbe dain in engrenaige. Ai fesé aippelay le médecin po le soinguie. Ci médecin était le premie de lai velle, in saivaint s'ai ien é.

Po commencie ai l'ausculté ci paure hanne, que iy dié : main docteur, i n'aipe mâ â dô, ç'â mai tchaimbe. — Çoli ne fait ran. Tirie lai langue. — Le Piera tiré lai langue. — Le pouls, voyans vois ! — Bon .. les enïes ? Bon.

Main, docteur, ç'à mai tchambe qu'à malaite. — Aitante in pô ! Que diaile ! Vos êtes bin pressie. Etes-vo constipai d'habitude ? — Nian, bin à contrére : main mai tchaimbe.....

Nô iy sont.

Lai tchaimbe gâtche écraisai, ne tint pu â c ë que pai in bout de tchéai. Ah, i vois, dit le médecin ; c'à en enne tchaimbe que vos seufri. Oui, docteur. — En lai gâtche o bin en lai droite ? — En l'ai gâtche. — C'à ço qui me musô. — Ace que vos ai aivu dain vote famille des pairents qu'aint aivu mâ és tchaimbes ? qu'aint aivu lai tchaimbe gâtche copai dain in engrenaidge ? — Nian, Docteur. — Bon, ce n'à pe donc in cas héréditaire. Ace que vos seufri bécô ? — Enormément, i ne iy tins pu. — Bon, très bin. Continuay. I veux reveni demain.

Stu que n'âpe de bos.

Passe-temps

CHARADES

Mon premier plaît à Minet,
Mon second, haut ou bas, est.
Mon tout paît.

Mon premier court sur la gouttière,
Dans mon second s'abrite le vaisseau
Et mon tout est le petit mot
Que vous cherchez ; trouvez-le donc, compère.

Editeur-imprimeur : G. Moritz, gérant.